

Les femmes et l'amour

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 50

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'air est pur, la route est large,
Le clairon sonne la charge...

Le clairon sonnait toujours.

Et il finit ainsi :

Et s'il fit cette prouesse.
De sonner, de sonner sans cesse,
C'est qu'il prenait quelquefois
Deux ou trois pastilles George,
Excellentes pour la gorge,
Pour les bronches et pour la voix.

J'entends vanter encore les vertus d'un tas de remèdes et la supériorité de pas mal de marques. A la fin, un des *artistes*, à ma demande, m'expliqua le mot de l'énigme.

Le docteur P., qui a lâché la médecine pour la publicité, a fondé à Paris une agence pour l'organisation de représentations mondaines, avec succursales en province. Et grâce au répertoire qu'il fournit à ses acteurs, il attire l'attention de ses concitoyens sur les produits qu'il est chargé de lancer.

J'allais me retirer lorsqu'une charmante jeune fille en toilette claire vint, toute rougissante, déclamer la fable suivante :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre
Et c'est *neurasthénie* qu'on lui donna pour nom ;
Ce mot est fort joli ; mais l'affection non !

Elle fait aux humains la guerre.

On en meurt rarement, mais beaucoup sont frappés
Et les malades sont très fort préoccupés
De chercher à guérir ce mal qui les attriste ;
Ils consultent docteur, pharmacien, chimiste.
Les remèdes qui sont prônés par les journaux
Ne réussissent point à guérir leurs maux.

Eh bien j'en connais un, j'hésite à vous le dire.
Et pourtant, il ferait cesser votre martyre,
Si vous étiez atteint de ce mal ennuyeux
(Ce qui serait pour vous évidemment fâcheux).
Ce remède certain, seul, unique efficace,
Capable de guérir votre humaine carcasse,
Faut-il vous l'indiquer, je crois que je le dois,
C'est... un abonnement au gai *Conteur vaudois*.

CARIFARIBORDÉ

PARLANT de *La Moisson est grande*, de M. Benjamin Vallotton, un critique pose cette question : « Que signifie le mot *carifaribordé* employé à la page 57 et qui ne figure ni dans le dictionnaire de l'Académie ni dans celui du commissaire Potterat ? »

Carifaribordé veut dire : pomponné, fagoté. Ce mot se retrouve dans une ritournelle que le commissaire Potterat a dû connaître dans sa prime jeunesse. Il n'y a pas bien des années, à Lausanne, on la chantonnait encore, sur une seule note, très vite. Un de nos lecteurs veut bien nous en rappeler le texte. Le voici :

Les pantouffles de madame
Sont ourlées, sont brodées,
Sont carifaribordées.

Si j'avais de l'ourlure, de la brodure, de la carifa-
[ribordure,

Je les ourlerais, je les broderais,
Je les carifariborderais

Aussi bien qu'un brodeur, qu'un ourleur, qu'un ca-
[rifaribordeur,
Qui ourle, qui brode, qui carifariborde.

AU « CORDON BLEU »

NOUS avons toujours pensé que le meilleur apprentissage de cuisinière, que puisse faire une jeune fille, c'était chez elle, sous la direction expérimentée et bienveillante de sa mère.

Nous nous sommes trompé. Il faut l'école. L'école est aujourd'hui le mortier où l'on doit passer, si l'on veut être quelque chose, quoi que ce soit. Hors le pilon pédagogique, point de salut. Il y a des écoles pour tout. N'a-t-on pas fondé même des écoles de journalisme, à la sor-

tie desquelles les élèves reçoivent un beau « diplôme » de journaliste, dûment scellé et parafé. Une fois dans la carrière, ces brillants diplômés, la plume en main, sont là, entre leurs ciseaux et leur pot de colle, comme un condamné à mort qui aurait à choisir entre la guillotine ou le gibet. Et le typographe a le temps d'attendre.

Mais revenons aux apprenties ménagères, car c'est d'elles surtout qu'il s'agit.

Détachons ce fragment de l'amusant récit que fit un jour Adolphe Brisson, dans un de ses livres, d'un *cours de cuisine* donné à des jeunes filles du monde.

Les élèves sont rangées autour du fourneau où mitonne une *blanquette de veau*. Le professeur les interroge :

— Allons, mesdemoiselles, que l'une de vous me résume la *théorie des grillades*...

« Une jeune personne pétulante se lève, s'approche du fourneau où la blanquette continue de mitonner, et, doctement, elle expose les principes sur lesquels est basé l'art de rôtir la chair des volatiles et des quadrupèdes. J'avoue que j'ai retiré grand profit de cette dissertation... Je m'imaginais que, pour manger un poulet irréprochable, il fallait le faire tourner pendant une demi-heure devant un feu de bois sec. Je croyais au flair des rôtisseurs, à leur divination, qui justifient le vieil adage : *On devient cuisinier, on naît rôtisseur*. Ces chimères se sont envolées, L'élève en question m'a prouvé clair comme le jour : 1° que la rôtissoire de nos pères était une balance ; 2° qu'aucune rôtissoire ne vaut un four à gaz pour obtenir une cuisson rapide et parfaite ; 3° que le premier imbécile venu peut réaliser, avec quelques minutes d'attention, une grillade idéale.

« — On sait, poursuit la néophyte, que le morceau de viande doit être retourné quand une goutte de sang perle sur la face supérieure ; on sait qu'il est à point quand une goutte de sang tombe dans la lèche-frite. Quelques précautions sont nécessaires pour assurer le bon état du rôti. Il faut le remuer avec une cuillère ou avec les doigts, mais ne jamais le piquer à la fourchette.

« — Faites la démonstration, dit le professeur.

« L'ardente élève se précipite, s'empare d'un bout d'entrecôte, l'arrange, l'embellit, le débarrasse des parties trop grasses, le saupoudre d'épices, le pose sur le gril préalablement chauffé, allume la rampe de gaz, et surveille la goutte de sang, la fameuse goutte qui doit la guider dans son entreprise. Et tous les regards, anxieux, sont fixés vers cette goutte, suprême et fragile espoir de la cuisinière. Attendez ! la voilà qui se forme, qui grossit, qui tremble, qui grésille. Vite ! Le beefsteak, délicatement renversé, présente à la flamme son autre flanc, marbré et veiné de suif. Encore trois minutes et le morceau fumant, précipité dans un plat et coupé en tranches, laisse échapper par ses blessures les flots d'un jus réconfortant et vermeil.

« Le plat circule : on regarde, on hume, on déguste. C'est un triomphe.

« Cependant, il convient de ne pas oublier la blanquette qui, depuis tantôt une heure, roulotte sur un feu doux. Le moment est venu de lier la sauce. Moment solennel ! opération délicate ! Le professeur appelle à lui son état-major ; il distribue la besogne. A l'une il confie la mission de casser les œufs et d'isoler les jaunes des blancs ; à l'autre il recommande d'égoutter la viande ; il attire l'attention de la troisième sur les petits oignons qui éprouvent le besoin d'être blanchis ; il demande à la quatrième d'essuyer la casserole, à la cinquième d'aller chercher le vinaigre. Puis, avec l'agilité d'un praticien consommé, il remue la sauce blanche qui s'épaissit, se parfume, prend l'apparence, la consistance et le velouté d'une crème à la vanille.

« Ce mets de roi est transvasé tout fumant dans plusieurs douzaines d'assiettes qui sont distribuées aux assistants. Et la blanquette disparaît, grignotée par mille jolies quenottes, pendant que le maître s'éponge le front, échauffé comme un général qui vient de gagner une bataille. On le remercie, on sollicite son opinion sur certains cas difficiles.

« Une dame s'approche bedonnante et roucouillante :

« — Le poulet marengo (dit-elle, avec mystère) a obtenu un très gros succès. J'essaierai dimanche prochain la sole joinville.

« C'est au tour d'une enfant de seize ans (nattes dans le dos et taille fluette), suivie de sa bonne. Elle tremble et murmure d'une voix douce :

« — Monsieur le professeur, dans la matelote d'anguille faut-il faire les croûtons au beurre ou à l'huile ?

« — L'huile est préférable, mademoiselle.

« La foule se disperse. »

Et voilà comment, aujourd'hui, on fait les bonnes ménagères, celles à qui incombe le soin délicat d'assurer le bonheur de leur mari et celui de leurs enfants, si le Ciel daigne leur en accorder.

Il convient toutefois d'ajouter que l'enseignement ménager n'est pas toujours comme celui que dépeignent les lignes ci-dessus. Dans nombre d'écoles ménagères, on est plus soucieux du côté pratique de la vie, auquel, quoi qu'on en dise, appartient la plus grosse part.

FAVEY et GROGNOZ. — Ainsi que nous l'avons annoncé samedi dernier, la nouvelle édition des récits complets des aventures de *Favey, Grognoz et de l'assesseur* est sous presse. Pour répondre au désir qui nous est exprimé de divers côtés, nous recevrons encore exceptionnellement des souscriptions, au prix de 2 francs jusqu'au 15 décembre inclusivement. — Le prix de vente, après cette date, sera de 2 fr. 50.

LES FEMMES ET L'AMOUR

VOICI, sans malice aucune — de la part du *Conteur*, l'avertissement n'est pas inutile — quelques pensées de Mme de Girardin, sur les femmes et l'amour.

*

Si on retranchait de notre vie le temps consacré à l'amour, elle nous paraîtrait bien courte et un vide affreux.

*

La caressante ceillade d'une coquette est un filet qui sert à prendre des dupes

*

La langue de l'amour n'a pas d'idiome particulier ; comme la musique, elle est de tous les temps et de tous les pays.

*

La flatterie est le meilleur passeport pour arriver au cœur d'une cruelle.

*

On représente l'amour aveugle ; cependant, c'est toujours par les yeux que se déclare une passion.

*

Rien ne conspire plus contre la vertu des femmes qu'elles-mêmes.

*

L'enfance est le paradis de la vie ; le célibat, le purgatoire ; le mariage, l'enfer.

*

En politique on aime la trahison, mais point les traîtres ; en amour ceux-ci sont plus aimés que la trahison.

*

En amour, quand on fait un traité, c'est le vaincu qui fait la loi au vainqueur.

*
Non, dans la bouche d'une femme sensible, équivaut à *oui*; la manière de prononcer fait tout.

*
Si la mode mourait sans renaître, que deviendrait la coquetterie.

*
Il y a des femmes qui parlent de l'amour par expérience, d'autres par oui-dire : celles-ci ne sont pas les moins instruites.

Les ours de Montricher

Nous avons trouvé dans de vieux papiers la note suivante :

« Lundi 31 octobre 1842, on a tué, à la lisière du bois au-dessus de Montricher, un ours gris qui pesait 105 livres. On en a vu dès lors un gros dans la forêt; il est parti du côté de la montagne, et on lui donnera la chasse. Il y a une quinzaine de jours (25 octobre 1842) qu'un jeune homme rentrait au village de Montricher; à 9 heures du soir, il entendit trembler un poirier et s'approcha pour voir qui était le voleur. Un ours, car c'était lui qui était sur l'arbre, sauta à terre et s'enfuit. Le jeune homme se sauva aussi, et, arrivé chez lui, il était encore tellement effrayé, qu'il ne put pas d'abord expliquer ce qui lui était arrivé. »

Au Tribunal. — Le président à l'accusé :
— Vous avez déjà été condamné à deux mois de prison pour vol à l'étalage.

— Ah ! mon juge, ça c'est la faute à la *Cuisinière bourgeoise*.

— Expliquez-vous.
— J'vas vous narrer, mon juge. Je voulais faire un civet. Or la *Cuisinière bourgeoise* dit : « Pour faire un civet, prenez un lièvre. » J'ai pris un lièvre, et je n'ai pas fait de civet du tout : j'ai fait deux mois de prison. C'est à vous dégotter de la cuisine, parole d'honneur.

Excès de scrupule. — Un propriétaire de villa avait engagé un ouvrier jardinier. Il lui indique sa tâche et s'en va.

L'après-midi, le maître veut s'assurer que ses ordres ont été bien exécutés. Il se rend donc au jardin et, comme il faisait une chaleur torride, il prend avec lui une bouteille de vin, afin d'en offrir un verre à son ouvrier.

Il trouve celui-ci, les yeux mi-clos, et mollement installé sous un arbre. Sa colère éclate :

— Ah ! c'est ainsi que tu travailles, grand paresseux, vil trompeur ! Tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire !

— Eh bien, monsieur, y faut pas tant crier; c'est justement pour ça que je me suis mis à l'ombre. Y.

HONNEUR AUX VÉTÉRANS !

Ah ! oui, qu'il les faut conserver nos vieux et beaux arbres ! Il n'y en a déjà pas tant que cela. Mais combien les connaissent, ces superbes vétérans de nos forêts et de nos parcs ? Combien les pourraient seulement citer ?

Aussi, faut-il applaudir de tout cœur à l'heureuse idée de la Société vaudoise des forestiers, qui, depuis quatre années, s'occupe de réunir les matériaux nécessaires à la publication d'un ouvrage de vulgarisation esthétique et forestière, sur la conservation des arbres remarquables par leurs dimensions, destiné à attirer l'attention du public sur les beautés naturelles de notre pays, qui ne sont pas encore appréciées à leur juste valeur.

Une commission, composée de M. E. Muret, inspecteur forestier cantonal; A. Pillichody, inspecteur forestier fédéral, et H. Badoux, inspecteur forestier d'arrondissement, a mis en œuvre ces matériaux. D'un long travail de com-

pilation et d'élimination est sorti un élégant petit volume de 160 pages, dû à la plume de M. Badoux et illustré de 30 planches hors texte, d'une remarquable venue, où sont ingénieusement catalogués les plus beaux de nos arbres indigènes.

Cette publication illustrée contribuera à éclairer l'opinion publique sur les beautés naturelles de notre pays.

L'ouvrage contient une trentaine d'illustrations autotypiques, représentant les plus beaux échantillons de nos arbres indigènes mentionnés dans ce catalogue.

Le canton de Vaud possède encore des échantillons remarquables de la flore lineuse. Citons le tilleul de Marchissy, le plus gros de la Suisse; le sapin ou « gogant » de la Borsattaz, à Saint-Cergue, le deuxième comme grandeur connu à ce jour en Europe; le châtaignier des Crêtes, le merveilleux noyer du Plattez, à Corseaux.

On trouvera aussi dans cet ouvrage la reproduction d'un des deux plus gros épicéas vaudois, qui ne sont dépassés, en volume, par aucun de ceux décrits à ce jour dans les pays qui nous entourent.

La Société vaudoise des forestiers a voulu enrayer la destruction de ces vétérans. Le public patriote voudra sûrement la seconder dans cette entreprise et, au moment des étrennes, noter le titre de cette actualité, qui a nom : *Les beaux arbres du canton de Vaud*.*

La portière. — Un tout vieux tailleur, qui avait contracté une coupable habitude, celle de prélever à son profit un beau morceau du drap que lui apportaient ses clients pour leur confectionner des habits, tomba subitement très malade. Un moment, il se crut perdu.

A l'idée de comparaître devant le juge suprême, il fut tenaillé de remords. Dans son délire, il lui semblait voir tous les coupons de drap qu'il avait dérobés cousus les uns aux autres et formant une grande portière qui lui fermait la porte du paradis.

Cette vision l'impressionna si fort, qu'il jura, s'il se rétablissait, de ne plus jamais donner de coupables coups de ciseaux dans le drap de ses clients.

Il guérit. Hélas, en le quittant, la maladie emporta avec elle les bonnes résolutions du vieux tailleur.

Un jour, qu'il coupait pour lui un morceau du drap que venait de lui apporter un client, sa femme, plus scrupuleuse, lui rappela son serment : « Souviens-toi de la portière ! »

— Oui..., oui..., c'est vrai, répliqua-t-il; mais dans les morceaux de drap de la portière il n'y en avait pas de la couleur de celui-ci.

Y.

QUELQUES ÉPISODES

DE LA RÉFORMATION, A GENÈVE

(Fin.)

Pour que nos lecteurs puissent se rendre compte de ce qu'étoit Genève à l'époque où se sont passés les faits ci-dessus, voici également d'après la chronique, une petite description de la ville en 1530, avant que l'on démolit les faubourgs pour faire les fortifications :

« Il y avoit alors entre St-Gervais et le Bourg-de-Four, qui sont présentement incorporés à la ville. Ces quatre faubourgs : celui de Rive, depuis la porte de ce nom jusqu'aux Eaux-Vives; celui de Plein-Palais jusqu'au pont d'Arve et celui qui allait depuis la Corratierie jusqu'à l'Hospital des Pestiférez. Ces quatre faubourgs, qui avaient presque autant de maisons ensemble que la ville, furent presque tout à fait razés

pour l'arrondir et la resserrer et au lieu de six portes qu'elle avait, elles furent réduites à deux. Les Boulevards furent bâtis des matériaux des Fauxbourgs. La ville avec ses dehors avait sept paroisses. La première étoit celle de l'Eglise Cathédrale de St-Pierre, sous le titre de Sainte Croix; la deuxième, Notre Dame la Neuve, à quelques pas de St-Pierre, qui est aujourd'hui le Temple allemand; la troisième, la Magdeleine; la quatrième, St-Germain; la cinquième, St-Gervais; la sixième, St-Légier et la septième St-Victor, où étoit l'Eglise du même nom. Ces deux dernières furent razées. Il y avoit trois monastères dans la Ville et deux aux Fauxbourgs. Ceux de la ville étoient les Cordeliers, au couvent de Rive; les Cordelières ou Religieuses de Sainte-Claire, où est maintenant l'Hospital; les Jacobins, en la rue de la Corratierie, ou couvent appelé Palais à cause de sa grandeur, où les Ducs de Savoie ont souvent logé et où étoit l'Horloge du pont du Rhosne, qui fut consumé lors de l'Incendie. Dehors, il y avoit le monastère de St-Victor de l'ordre de Clugny avec un Prieur et neuf moines qui vivaient de leurs Rendtes. On tient qu'anciennement, c'étoit un Temple dédié à Mars, Jupiter et Mercure et qu'en lieu place on l'avait consacré à St-Victor, St-Vincent et St-Ours, quoiqu'il ne portât que le nom du premier. L'autre étoit des Augustins près du pont d'Arve appelé Notre Dame de Grâce, parce que le Bâtard René y avoit fait peindre une Notre Dame belle et de bonne grâce qu'il mit dans la chapelle qu'il avoit fait bâtir; c'est là l'étymologie qu'on lui donnoit vulgairement; mais il est bien plus apparent qu'on lui donnoit ce nom à cause des grâces qu'elle accordoit, car on publioit qu'elle faisoit de grands miracles et particulièrement de ressusciter des enfants qu'on apportoit de toutes parts pour leur faire recevoir batême. Il y avoit aussi une grande Abbaie de riches moines à St-Jean-les-Grottes, vis-à-vis de la Bâtie, plusieurs autres chapelles comme hors de Rive, une de St-Jean de Jérusalem appelée le Temple où on entéroit les Enfants qui étoient venus morts au monde, la chapelle Ste-Marguerite, celle de St-Laurent et Notre Dame du Pont où est présentement la Monnoye. Il y avoit outre cela sept hopitaux qui ont été réduits à deux l'Hopital Général et celui des pestiférez en Plein-Palais. » C. T.

Philosophie. — Deux amis se rencontrent, dont l'un a l'air tout triste.

— Qu'as-tu ? lui demande le premier.

— J'ai des dettes, mon cher, et je ne puis les payer.

— Tu es bon ! mais laisse donc cette inquiétude à tes créanciers !

POUR SE DÉLASSER

Au Théâtre, demain dimanche, nous aurons, en matinée, à 2 heures, *Sous l'épaulette*, le beau drame militaire en 5 actes, qui eut un si vif succès. Le soir, à 8 heures, dernière, irrévocablement, de la *Robe rouge*, la belle pièce de Brieux.

Le Kursaal a donné hier, devant une salle comble et enthousiaste, la première de la *Veuve joyeuse*, cette opérette dont le succès fut immense dans les cinq parties du monde et qu'à Buenos-Ayres on jouait dans cinq théâtres à la fois et dans cinq langues différentes. Montée avec un grand luxe de décors, de costumes et de figuration, fort bien interprétée, la *Veuve joyeuse* va fournir une longue carrière. — Dimanche, matinée à 2 ¼ heures.

Au Lumen, on se presse à l'exposition *d'aéroplanes*, qui ne sera ouverte que durant quelques jours et où l'on remarque entre autres certains modèles fort ingénieux, exécutés par de tout jeunes gens. C'est à voir.

Au Lux, on s'efforce de répondre, par des programmes sensationnels et d'actualité, aux désirs des spectateurs, qui sont chaque soir plus nombreux.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

* Editeurs : MM. Säuberlin et Pfeiffer, à Vevey. Le prix de l'ouvrage, qui étoit de 2 fr. 50 en souscription, ne dépassera pas 5 francs.